

moindre abandon, il est délicat, gracieux et pur. René Boylesve a le goût du style et il sait nous faire éprouver, à lire ses ouvrages, autant de plaisir peut-être qu'il prend à les écrire.

Oh ! célébrons le style parfait de ce sage écrivain ! Mais est-ce donc une « fatalité » pour le roman provincial contemporain qu'il tombe dans la grossièreté choquante, ou qu'il consente à la fadeur qui est une piètre vertu littéraire ! Le roman de mœurs provinciales doit avoir du relief, de l'intensité, de la couleur, car la vie provinciale n'est dépourvue ni de relief, ni d'intensité, ni de couleur. Je fais peu de cas des couleurs trop crues, mais je ne puis supporter les couleurs exagérément déteintes. Je suis certain que René Boylesve ayant écrit l'histoire vigoureuse de M<sup>lle</sup> Cloque ne consentira pas à écrire des histoires pour elle. Qu'il se garde de disputer quelque chose de la réputation honorable, solide et de tout repos, je le sais, mais trop immaculée et presque indécentement virginale de son compatriote René Bazin membre de l'Académie française.

J. ERNEST-CHARLES.



## THÉÂTRES

### Le Théâtre-Lyrique municipal

Isola, Günzbourg, voilà des noms expressifs, qui demeureront associés, que dis-je ? indissolublement unis dans l'histoire de l'art, au début du xx<sup>e</sup> siècle ! Nul ne pourra les négliger parmi ceux qui voudront un jour écrire cette histoire, et si l'on juge, par ce qu'ils tentèrent séparément, de ce qu'aurait pu nous donner l'union de leurs efforts, on en vient au regret que ne se soit pas constituée une société en nom collectif : Isola, Günzbourg et Cie. L'entrepreneur de divertissements monégasques qui, le premier, eut l'idée de transporter à la scène, avec additions et variantes de son goût, la *Damnation de Faust* d'Hector Berlioz, était né pour comprendre, appuyer et reconforter encas de besoin, les industriels parisiens qui, tentant un effort lyrique, précisaient leur idéal et leur doctrine en montant l'*Hérodiade* de M. Massenet, la *Juive* d'Halévy, et la *Messaline* de M. Isidore de Lara.

Cessons de plaisanter et raisonnons en psychologue. C'est un fâcheux entraînement pour l'art lyrique que la direction des Folies-Bergère et de l'Olympia. A force d'organiser des ballets où le plaisir des yeux dissimule mal ce qu'il y a de suspect en lui, on perd rapidement toute notion de saine esthétique. Evidemment la mentalité d'un musicien digne de ce nom offre quelque différence avec celle des spectateurs qui viennent demander une petite se-

cousse aux émotions de la *Flèche humaine* et aux déshabillés multicolores des demoiselles du ballet. Rien d'étonnant en conséquence si, passant brusquement de tels exercices à une entreprise dramatique, on monte comme opéra la *Juive*, c'est-à-dire le plus misérable, le plus dénué de musique entre tous les opéras d'autrefois, une chose inférieure à ce que Meyerbeer produisit jadis de plus détestable, et comme drame lyrique une *Messaline*, c'est-à-dire la plus pitoyable, la plus grossière de toutes les restitutions historiques, où le poème apparaît égal à ce que M. Sardou lui-même imagina de plus banal, et la musique au-dessous de ce que les Folies-Bergère et l'Olympia font entendre à leurs habitués !

Ce ne serait guère la place ici de commenter cette *Messaline* — paroles de MM. Morand et Armand Silvestre, musique de M. Isidore de Lara — si vraiment la conception des librettistes et la musique du compositeur ne dépassaient l'ordinaire mesure de ces sortes de fantaisies. Et certes, je le sais bien qu'il n'est grande figure historique ou mythique où ne se soit appliquée l'imagination déformatrice des faiseurs d'opéras, presque aucune qui n'ait été diminuée ou ridiculisée par les fabricants de livrets : c'est le sort de toutes les belles choses d'être touchées par des mains indignes. Par ses origines, cette grande figure de Messaline appartient à l'Histoire ; mais elle a revêtu pour nos imaginations modernes, en traversant les âges, une signification symbolique qui l'égale aux plus beaux mythes de l'antiquité. Pour qui sait l'envisager ainsi, elle apparaît avec la majesté implacable d'une Divinité antique. N'est-elle pas, en effet, le symbole humain, vivant, éternel, d'une force de la nature, de la plus puissante entre toutes... celle qui perpétue la vie ? Tandis que défilaient sous nos yeux les images, ou grossières ou communes, d'une mise en scène qui rapetisse toute grandeur et banalise toute poésie, je revoyais, j'interposais entre les pénibles réalités du théâtre et mes propres yeux, la saisissante figure par laquelle un peintre qui fut aussi un poète, Gustave Moreau, traduisit son rêve sous une forme plastique : cette figure de patricienne au corps dévêtu, à l'œil implacable, belle comme une divinité d'autrefois, froide comme un marbre, et qui ne dévoile sa nudité que pour mieux désespérer ses amants, tandis qu'un jeune éphèbe au corps palpitant enveloppe sa taille d'une étreinte passionnée... Et les vers pareillement plastiques de Baudelaire me revenaient à la mémoire, qui devraient être inscrits au bas de l'incomparable aquarelle qu'il eût tant aimé :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la Matière !

Celle qui, d'une telle énergie, et avec le caractère

inéluçtable du Destin, symbolise la Volupté, se prêtait mal, il en faut convenir, aux fantaisies érotiques d'un conteur libertin dont le principal titre de gloire sera d'avoir collectionné les multiples représentations du *Nu* au Salon !

La volupté grave est un thème magnifique aux développements du poète et aux commentaires du musicien — ne le savons-nous pas par d'illustres exemples ? — mais à condition que celui qui s'y applique n'ait point une tournure d'esprit qui l'apparente à Béranger... Autrement dit, rien de plus contraire à celle-ci que le genre égrillard et la fade sentimentalité des poètes érotiques ! Pour quiconque a, tant soit peu, le sens de l'Histoire et surtout la notion du Tragique qui d'un reflet empourpré illumina la sombre décadence du Bas-empire romain, rien ne saurait être plus irritant, plus exaspérant, que ces fadaïses et ces romances qui ont à peu près la même valeur en poésie et en musique que les petites niaiseries de M. Alma-Tadema en peinture ! Rappelez-vous cette page de Gustave Flaubert, dans son admirable correspondance : — « J'admire Néron : c'est l'homme culminant du monde antique. Malheur à qui ne frémit pas en lisant Suétone ! J'ai lu dernièrement la vie d'Héliogabale dans Plutarque. Cet homme-là a une beauté différente de celle de Néron. C'est plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné : c'est le soir du jour, c'est un délire aux flambeaux ; mais Néron est plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur. » — Comme incarnation du génie féminin au Bas-Empire, la grande figure de Messaline se dresse sous nos yeux à la même hauteur, avec un pareil relief et une non moindre intensité, et si quelque chose peut nous surprendre, c'est que son nom ne soit pas venu à la suite de ses illustres émules sous la plume de Flaubert. Tous ceux qui sentent ainsi ne pourront manquer d'éprouver, devant la *Messaline* de la Gaité, l'impression que donne à un artiste une caricature et toute déformation de la Beauté !

Pour chasser de mon souvenir ces disconvenantes images, et, si-j'ose dire, me purifier l'âme, je suis allé passer mon après-midi du dimanche à l'un de nos grands concerts. Voilà une hygiène que je recommande à quiconque éprouve le besoin d'un réconfort moral, ayant reçu quelque offense des spectacles de la vie. C'est en quelque façon la *Messe de l'Incrédule*, une manière d'office religieux pour celui qui, n'ayant plus la foi première, garde pourtant au cœur cet élan vers l'Idéal que ne satisfont plus des formules pour lui vides de sens aujourd'hui ! J'avais choisi le concert du Nouveau-Théâtre, dont on peut justement dire que la double entrée est symbolique à souhait, puisqu'elle donne accès, par la porte de droite, aux plus nobles jouissances de l'âme, et par

celle de gauche aux plus grossiers plaisirs des yeux. Tandis qu'une foule empressée, avide d'émotions pures et d'édification spirituelle, oubliait les tristes réalités de la vie dans une intime communion avec les maîtres, — on jouait du Beethoven, du Berlioz et du Wagner — les habitués du promenoir, tous debout dans un religieux silence, pouvaient discerner dans les passages de douceur, et quand le pur génie du maître les enveloppait de sa caresse, les dernières ondes des sonorités grossières échappées au music-hall voisin. Et brusquement une invincible liaison d'images traversa mon cerveau, suscitée par le contraste des deux impressions : soudain les décors de *Messaline* m'apparurent plantés sur la scène du Casino de Paris, et l'effort artistique de la triple collaboration Silvestre, Morand, Lara, m'apparut dotée de son véritable sens que je définis ainsi : divertissement de music-hall et musique de ballet !

PAUL FLAT.



## LA DOCTRINE DE PIERRE LEROUX

De la perfectibilité humaine et de la vie future (1)

### I

La loi de la solidarité a pour corollaire celle de la perfectibilité (2). L'homme n'est pas seulement un animal sociable, comme disaient les anciens ; il est aussi, et par cela même qu'il est sociable, un animal perfectible et, par suite, sont perfectibles également et la société et le genre humain. Voilà, suivant Pierre Leroux, la grande découverte moderne. — Cette vérité, Descartes l'avait entrevue déjà à la fin de son *Discours de la méthode*, où il dit quels bienfaits il espère des efforts des savants. Pascal la reprend avec plus de précision encore, lorsqu'il nous représente « non seulement chacun des hommes s'avancant de jour en jour dans les sciences, mais tous les hommes ensemble y faisant de continuels progrès, de sorte que la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. Enfin, Perrault complète les vues de Descartes et de Pascal, lorsqu'il soutient que « cette loi d'un incessant progrès est vraie et démontrable, non pas seulement pour les sciences exactes ou d'observation, et pour l'industrie ou la politique, mais même pour la morale et pour l'art ».

(1) Extrait du livre sur Pierre Leroux qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

(2) Cf. dans les *Mémoires de paléontologie* (1837, p. 32) le bel éloge que fait Geoffroy Saint-Hilaire de la théorie de Pierre Leroux.